



L'HOMME QUI A VENDU SA PEAU

de Kaouther Ben Hania

Tunisie/France/Belgique/Allemagne/Suède, 2020,
1h.44', 16/16 ans

Scénario : Kaouther Ben Hania, d'après *Tim*, œuvre humaine de Wim Delvoye, et d'après Roal Dahl.

Musique : Amin Bouhafa.

Avec : Yahya Mahayni (Sam), Dea Liane (Abeer), Koen de Bouw (Jeffrey Godefroi), Monica Bellucci (Soraya).

Réalisatrice

Née à Tunis en 1977, formée à l'École des Arts et du Cinéma de Tunis, puis à la Femis à Paris, Kaouther Ben Hania s'est d'abord faite remarquer pour ses courts métrages, dont *La Brèche*, en 2004, récompensé de plusieurs prix en Tunisie. Elle a également travaillé pour la chaîne Aljazeera Documentaire et obtenu un master en recherches audiovisuelles à la Sorbonne. Forte de toutes ces casquettes, elle passe au long métrage en 2013 avec *Le Challat de Tunis*, qui revient sur l'histoire d'un homme qui marquait les fesses des passantes au rasoir. Un goût pour la critique sociale et la dénonciation de la condition féminine dans son pays qui s'exprime avec moins d'humour mais détermination dans *La Belle et la Meute*, montré en 2019 au Cercle. *L'homme qui a vendu sa peau* a été sélectionné pour l'Oscar du meilleur film international en 2021 et l'acteur syrien Yahya Mahayni a reçu le prix d'interprétation à la Mostra de Venise en 2020.

Synopsis

Sam aime Abeer. Obligé de fuir la Syrie, il cherche à rejoindre la jeune femme, désormais mariée à un diplomate et vivant en Belgique. Le sésame va se présenter sous les traits de Jeffrey Godefroi, artiste contemporain polémique, qui lui offre son visa en échange de son dos, canevas pour sa dernière œuvre.

Entretien avec la cinéaste

Dans La Belle et la Meute, vous décriviez l'histoire d'un viol à travers des plans séquences très réalistes. Dans L'Homme qui a vendu sa peau, le rythme est assez lent, soigné. Pourquoi ce changement de style ?

Il y a des réalisateurs qui ont leur propre style ; pour moi, c'est l'histoire qui suggère sa forme au film. *Le Challat de Tunis* [sorti en 2015] parlait d'une légende urbaine, celle d'un homme à moto qui balafrait les fesses des femmes. J'ai choisi le documentaire parodique pour mettre en scène cette enquête. C'était très différent avec *La Belle et la Meute*, puisque le film racontait un chemin de croix. D'où les plans séquences qui accompagnent l'héroïne. Dans le cas de *L'Homme qui a vendu sa peau*, il y a au centre du film ce corps nu, exposé. J'ai travaillé sur la représentation du corps masculin dans le cinéma, dans le monde de l'art et de la peinture médiévale. J'ai pensé mon film comme une fable contemporaine qui revisite la légende de Faust.

On entrevoit rarement, dans le film, la réalité de la guerre en Syrie. Avez-vous le sentiment que la violence de ce conflit, très médiatisé au début de la guerre, est difficile à représenter ?

Les images de la guerre ont beaucoup circulé dans les médias, mais je ne suis pas intéressée par la violence graphique. D'ailleurs, dans *La Belle et la Meute*, la scène du viol est filmée en ellipse. Je préfère explorer la violence symbolique, celle du pouvoir, de l'argent, des rapports de force, moins visibles et moins spectaculaires mais intéressants pour la narration.

Le film est inspiré de l'œuvre de l'artiste belge Wim Delvoye et dénonce le capitalisme et la déshumanisation à travers l'art, tout en abordant la question des frontières. Comment ces différents thèmes résonnent-ils pour vous ?

Je me suis en effet inspirée du travail de Wim Delvoye qui a lui-même tatoué un homme pour en faire une œuvre d'art. Mais l'idée du visa Schengen tatoué sur le dos du réfugié avait trait aux thématiques qui m'obsèdent actuellement. Je parle de vécu : les difficultés administratives autour du visa, c'est quelque chose qui m'enrage.

Propos recueillis par Lilia Blaise, *Le Monde*, 30 mars 2021.

Regards de la critique

« A travers cette inversion du mythe de Pygmalion - le sculpteur qui désire que sa statue de pierre prenne vie devient ici un créateur qui tente de réduire un homme au rang d'objet - la cinéaste tunisienne Kaouther Ben Hania propose une critique croisée de la gestion actuelle du phénomène migratoire et du milieu de l'art contemporain. Si le premier thème est traité de manière originale, le long métrage pointant l'intolérance masquée des Occidentaux, et surtout l'inévitable solitude dans laquelle est plongé tout migrant arraché à sa terre, le second peine parfois à éviter certains clichés: le discours grandiloquent de l'artiste mégalomane, la froideur bourgeoise de son assistante (campée par Monica Bellucci) ou les faces rougeaudes et grasses des acheteurs sont autant de lieux communs de la satire de l'art contemporain parfois lourdement mobilisés par le film.

Malgré ce léger bémol, le film brille indéniablement par sa forme. On saluera donc en conclusion sa réalisation particulièrement soignée, passant habilement de cadrages très larges et symétriques à la proximité que permet le gros plan, et soutenue par des morceaux de musique classique soulignant habilement l'ambiance mi-feutrée, mi-glaçante des salles d'exposition qui accueillent le corps tatoué de Sam. »

Noé Maggetti, *Ciné-Feuilles*, n° 865, 2021.

« Le directeur de la photographie, Christopher Aoun représente avec brio cette déshumanisation inconfortable en cadrant Sam au sein de diverses œuvres d'art inanimées, ou en retrait par rapport aux autres personnages. Parmi ces plans, la magnifique scène de la baignoire rappelle le tableau de John Everett Millais, *Ophélie* : volontaire ou non, cet écho à la peinture de 1852 est un indice du talent de l'équipe du film, qui parvient à faire émerger de telles images au fil du récit.

A cette dimension visuelle forte, s'ajoute un humour morbide, réminiscent de *Heathers* (Michael Lehmann, 1981) ou de *American Psycho*, de Marie Harron. Il teinte l'épopée dérangeante de Sam, sans que ce dernier ne perde pour autant l'affection du public. Le jeu retenu de Yahya Mahayani, dont c'est le premier rôle d'ampleur, laisse peu à peu poindre le tourbillon d'émotions, qui traversent ce corps compact et tendu, soumis à des conflits mentaux toujours plus violents. »

Hanna Flint, *The New Arab*, 20 avril 2021.

Fiche préparée par Adèle Morerod

Vous souhaitez réagir au film ? Adressez un courriel à : contact@cercledetudescine.ch